

dura bien plus longtemps. Les intérêts particuliers de chacun pour ce qui se passe à l'armée empêchent la grande application pour les malheurs d'autrui. Depuis ce premier combat, il n'a été question que de villes rendues, de députés qui viennent demander la grâce d'être reçus au nombre des sujets nouvellement conquis par Sa Majesté.

N'oubliez pas d'écrire un petit mot à la Troche, sur ce que son fils s'est distingué dans ce passage de rivière; on l'a loué devant le roi, comme un des plus hardis. Il n'y a nulle apparence qu'on se défende contre une armée si victorieuse. Les Français sont jolis assurément; il faut que tout leur cède pour les actions d'éclat et de témérité: enfin, il n'y a plus de rivière présentement qui serve de défense contre leur excessive valeur.

Au reste, voici bien des nouvelles; j'avais amené ici ma petite-enfant pour y passer l'été; j'ai trouvé qu'il y fait sec; il n'y a point d'eau; la nourrice craint de s'y ennuyer: que fais-je à votre avis? je la ramènerai après-demain chez moi tout paisiblement; elle sera avec la *mère Jeanne*, qui fera leur petit ménage; M<sup>me</sup> de Sanzei sera à Paris; elle ira la voir, j'en saurai des nouvelles très-souvent; voilà qui est fait, je change d'avis; ma maison est jolie, et ma petite ne manquera de rien: il ne faut pas croire que Livry soit charmant pour une nourrice comme pour moi. Adieu, ma divine enfant; pardonnez le chagrin que j'avais d'avoir été si longtemps sans recevoir de vos lettres; elles me sont toujours si agréables, qu'il n'y a que vous qui puissiez me consoler de n'en point avoir.

(65)

A LA MÈME

A Paris, jeudi 2 novembre 1672.

Enfin, ma chère enfant, me voilà arrivée après quatre semaines de voyage, ce qui m'a pourtant moins fatiguée que la nuit que je viens de passer dans le meilleur lit du monde: je n'ai pas fermé les yeux; j'ai compté toutes les heures de ma montre, et enfin, à la petite pointe du jour, je me suis levée: *car que faire en un lit, à moins que l'on ne dorme?* J'avais le pot au feu, c'était une *olla* et un *consommé* qui cuisaient séparément. Nous arrivâmes hier, jour de la Toussaint, bon jour, bonne œuvre; nous descendîmes chez M. de Coulanges: je ne vous dirai point mes faiblesses ni mes sottises en rentrant dans Paris: enfin je vis l'heure et le moment que je n'étais pas visible, mais je détournai mes pensées, et disant que le vent m'avait rougi le nez, je trouve M. de Coulanges qui m'embrasse; M. de Raré, un moment après; M<sup>me</sup> de Coulanges, M<sup>lle</sup> de Méri, un autre moment après: arrivent ensuite M<sup>me</sup> de Sanzei, M<sup>me</sup> de Bagnols, M. l'archevêque de Reims tout transporté d'amour pour le coadjuteur; un autre moment après, M<sup>me</sup> de la Fayette, M. de la Rochefoucauld, M<sup>me</sup> Scarron, d'Hacqueville, la Garde, l'abbé de Grignan, l'abbé Têtu: vous voyez d'où vous êtes tout ce qui se dit, et la joie qu'on témoigne; *et M<sup>me</sup> de Grignan, et votre voyage?* et tout ce qui n'a point de liaison ni de suite. Enfin on soupe, on se sépare, et je passe cette belle nuit.

Ce matin à neuf heures, la Garde, l'abbé de Grignan, Brancas, d'Hacqueville, sont entrés dans ma chambre, pour ce qui s'appelle raisonner pantoufle. Premièrement je vous dirai que vous ne sauriez trop aimer Brancas, la Garde et d'Hacqueville; pour l'abbé de Grignan, cela s'en va sans dire. J'oubliais de vous mander qu'hier au soir avant toutes choses je lus vos quatre lettres des 15, 18, 22 et 25 octobre : je sentis tout ce que vous expliquez si bien; mais puis-je assez vous remercier, ni de votre bonne et tendre amitié, ni du soin que vous prenez de me parler de toutes vos affaires? Ah! ma fille, c'est une grande justice; car rien au monde ne me tient tant au cœur que tous vos intérêts, quels qu'ils puissent être : vos lettres sont ma vie, en attendant mieux.

J'admire que le mal de M. Grignan ait prospéré au point que vous me le mandez, c'est-à-dire qu'il faut prendre garde en Provence au pli de sa chaussette : je souhaite qu'il se porte bien, et que la fièvre le quitte; car il faut mettre flamberge au vent : je hais fort cette petite guerre (1).

Je reviens à vos trois hommes que vous devez aimer très-solidement : ils n'ont tous que vos affaires dans la tête; ils ont trouvé à qui parler, et notre conférence a duré jusqu'à midi. La Garde m'assure fort de l'amitié de M. de Pomponne : ils sont tous contents de lui. Si vous me demandez ce qu'on a dit à Paris, et de quoi il est question, je vous dirai que l'on n'y parle que de M. et M<sup>me</sup> de Grignan, de leurs affaires, de leurs intérêts, de leur retour : enfin jusqu'ici je ne me suis pas aperçue qu'il s'agisse

(1) Il s'agissait du siège d'Orange.

d'autres choses; les bonnes têtes vous diront ce qu'il leur semble de votre retour; je ne veux pas que vous m'en croyiez, croyez-en M. de la Garde. Nous avons examiné combien de choses doivent vous obliger de venir rajuster ce qu'a dérangé votre bon ami (1) et envers le maître, et envers tous les principaux : enfin il n'y a point de porte où il n'ait heurté, et rien qu'il n'ait ébranlé par ses discours, dont le fond est du poison chamarré d'un faux agrément : il sera bon même de dire tout haut que vous venez, et vous l'y trouverez peut-être encore, car il a dit qu'il reviendra; et c'est alors que M. de Pomponne et tous vos amis vous attendent pour régler vos allures à l'avenir; tant que vous serez éloignée, vous leur échapperez toujours; et en vérité celui qui parle ici a trop d'avantage sur celui qui ne dit mot. Quand vous irez à Orange, c'est-à-dire M. de Grignan, écrivez à M. de Louvois l'état des choses, afin qu'il n'en soit point surpris. J'ai vu tantôt M. de Pomponne, M. de Bezons, M<sup>me</sup> d'Huxelles, M<sup>me</sup> de Villars, l'abbé de Pontcarré, M<sup>me</sup> Raré; tout cela vous fait mille compliments, et vous souhaite; enfin, croyez-en la Garde, voilà tout ce que j'ai à vous dire. On ne vous conseille point ici d'envoyer des ambassadeurs, on trouve qu'il faut M. de Grignan et vous : on se moque de la raison de la guerre. M. de Pomponne a dit à d'Hacqueville que les affaires ne se démèleraient pas en Provence, et que quelquefois on a la paix lorsqu'on parle le plus de la guerre.

Despréaux a été avec M. Gourville voir M. le prince. M. le prince voulut qu'il vît son armée. Hé bien! qu'en dites-

(1) Sans doute l'évêque de Marseille, qui agissait à Paris contre M. de Grignan.

vous? dit M. le prince. Monseigneur, dit Despréaux, je crois qu'elle sera fort bonne lorsqu'elle sera majeure. C'est que le plus âgé n'a pas dix-huit ans.

La princesse de Modène (1) était sur mes talons à Fontainebleau; elle est arrivée ce soir, elle loge à l'Arsenal; le roi viendra la voir demain; elle ira voir la reine à Versailles, et puis adieu.

Vendredi au soir, 3 novembre.

M. de Pomponne m'est venu faire une visite de civilité : j'attends demain son heure pour l'aller entretenir chez lui. Il n'a pas osé parler d'une lettre de suspension; voici un pays où l'on voit les choses d'une autre manière qu'en Provence; toutes les bonnes têtes la voudraient, cette suspension, crainte que vous ne soyez trompés, et dans la vue d'une paix qu'ils veulent absolument; cependant on vous croit en lieu de voir plus clair sur l'événement du syndic; ainsi on ne veut pas faire une chose qui pourrait vous déplaire : la distance qui est entre nous ôte toute sorte de raisonnement juste. Lisez bien les lettres de d'Hacqueville; tout ce qu'il mande est d'importance : vous ne sauriez trop l'aimer. Votre frère se porte très-bien : il ne sait encore où il passera l'hiver. Je suis instruite sur tous vos intérêts, et je dis bien mieux ici qu'à Grignan. Nous avons ri du soin que vous prenez de me dire d'envoyer querir la Garde et l'abbé de Grignan : hélas! les pauvres gens étaient

(1) Marie d'Est, qui allait épouser le duc d'York, frère de Charles II, roi d'Angleterre, après la mort duquel le duc d'York fut proclamé roi sous le nom de Jacques II.

au guet, et ne respiraient que moi. Je suis à vous, ma très-aimable, et je ne trouve de bien employé que le temps que je vous donne : tout cède au moindre de vos intérêts. J'embrasse ce pauvre comte : dois-je l'aimer toujours? En êtes-vous contente?

(66)

A LA MÊME

A Paris, vendredi 10 novembre 1672.

Je vous aime trop, ma chère belle, pour être contente ici sans vous : hélas! j'ai apporté la Provence et toutes vos affaires avec moi : *In van si fugge quel che nel cuor si porta*. Je l'éprouve, et je ne fais que languir sans vous. J'ai peu de résignation pour l'ordre de la Providence dans l'arrangement qu'elle a fait de nous; jamais personne n'a eu tant de besoin de dévotion que j'en ai; mais, mon enfant, parlons de nos affaires. J'avais écrit à M. de Pomponne selon vos désirs; et parce que je n'ai point envoyé ma lettre, et que je la trouvais bonne, je l'ai montrée à M<sup>lle</sup> de Méri pour contenter mon amour-propre. J'ai dîné céans avec l'abbé de Grignan et la Garde; après dîner, nous avons été chez d'Hacqueville, nous avons fort raisonné; et comme ils ont le meilleur esprit du monde, et que je ne fais rien sans eux, je ne puis jamais manquer. Ils ont trouvé qu'il n'y eut jamais un voyage plus nécessaire que celui de M. de Grignan. Vous me direz : Et le moyen d'avoir un congé, puisque la guerre est déclarée? Je vous répondrai qu'elle

est plus déclarée dans les gazettes qu'ici : tout est suspendu en ce pays ; on attend quelque chose, on ne sait ce que c'est ; mais enfin l'assemblée de Cologne n'est point rompue, et M. de Chaulnes, à ce qu'on m'a assuré aujourd'hui, ne tiendra point nos états ; c'est M. de Lavardin qui arriva hier, et part lundi avec M. Boucherat : tout cela fait espérer quelque négociation. On ne parle point ici de la guerre ; enfin on verra entre-ci et peu de temps ; il faut toujours vous tenir en état, ne rien faire qui puisse vous couper la gorge en détournant votre voyage, et vous fier à vos amis, qui ne voudraient pas vous faire demander votre congé mal à propos : ils n'approuvent point que vous envoyiez un ambassadeur ; il faut vous-même, ou rien du tout. Quand vous serez ici, vous verrez les choses d'un autre œil qu'en Provence. Hé, mon Dieu ! quand il n'y aurait que cette raison, venez vous sauver la vie, venez vous empêcher d'être dévorée ; venez mettre cuire d'autres pensées, venez reprendre de la considération, et détruire tous les maux qu'on vous a faits. Si j'étais seule à tenir ce langage, je vous conseillerais de ne m'en pas croire ; mais les gens qui vous donnent ce conseil ne sont pas aisés à corrompre, et n'ont pas accoutumé de me flatter.

Nous avons été, l'abbé de Grignan, la Garde et moi, rendre visite à notre premier président ; il est retourné à Orléans. Il salua le roi avant-hier, et le roi lui dit : Vous aurez d'étranges esprits à gouverner en Provence. C'est un homme qui mettra le bon sens et la raison partout : c'est un homme enfin... Je m'ennuie de voir que vous ne recevez encore que mes lettres des chemins ; hé, bon Dieu ! ne parlerez-vous jamais notre langue ? Hé ! qu'il y a loin, ma

filles, du coin de mon feu au coin du vôtre ! Hé ! que j'étais heureuse quand j'y étais ! J'ai bien senti cette joie, je ne me reproche rien ; j'ai bien tâché à retenir tous les moments, et ne les ai laissés passer qu'à l'extrémité.

La reine a prié *Quantova* (1) qu'on lui fit revenir près d'elle une Espagnole qui n'était pas partie. La chose a été faite : la reine est ravie, et dit qu'elle n'oubliera jamais cette obligation. J'ai été étonnée que M<sup>me</sup> de Monaco ne m'ait pas envoyé un compliment à cause de vous. On n'est pas persuadé que M<sup>me</sup> de Louvigny soit si occupée de son mari. J'ai eu bien des visites et des civilités de Versailles. Mon fils se porte très-bien. M. de Turenne est toujours dans l'armée de mon fils. Ils sont à Philisbourg ; les Impériaux sont très-forts : vous savez bien qu'ils ont fait un pont sur le Mein. Je trouvai Guitaut dans une telle fatigue de ces nouvelles, qu'il en mourait ; je lui dis que rien ne m'avait fait résoudre à quitter la Provence que le déplaisir de ne savoir plus de nouvelles, ou de les voir d'un autre œil. L'abbé Têtu est entêté de M<sup>me</sup> de Coulanges jusqu'à votre retour, à ce qu'il dit. Je soupe quasi tous les soirs chez elle : le cabinet de M. de Coulanges est trois fois plus beau qu'il n'était ; vos petits tableaux sont en leur lustre et placés dignement. On conserve ici un souvenir pour vous plein de respect, d'estime et d'approbation, peu s'en faut que je ne dise de tendresse ; mais ce dernier sentiment ne peut pas être si général. J'embrasse M. de Grignan, et lui souhaite toutes sortes de bonheurs. Voilà Brancas qui vous embrasse, et M. de Caumartin qui ne vous embrasse pas, mais qui a eu une conversation avec le bonhomme M. Ma-

(1) M<sup>me</sup> de Montespan.

rin, pour instruire son fils (1) de la conduite qu'il doit tenir avec M. de Grignan.

(67)

## A LA MÊME

A Paris, vendredi 24 novembre 1672.

Je vous assure que je suis très-inquiétée de votre siège d'Orange; je ne puis avoir aucun repos que M. de Grignan ne soit hors de cette ridicule affaire. D'abord on a cru ici qu'il ne fallait que des pommes cuites pour ce siège. Guillerague (2) disait que c'était un duel, un combat seul à seul entre M. de Grignan et le gouverneur d'Orange; qu'il fallait faire le procès et couper la tête à M. de Grignan. Nous avons un peu répandu la vérité contre ces méchantes plaisanteries: bien des gens la savent présentement; et l'on passe d'une extrémité à l'autre, disant que M. de Grignan en aura l'affront, et que sans autre troupe que le régiment des galères, qu'on n'estime pas beaucoup pour un

(1) M. Marin \* venait d'être nommé à la place de premier président du parlement d'Aix.

(2) Il était secrétaire du cabinet du roi; il fut, depuis, ambassadeur à Constantinople. Boileau lui adressa sa cinquième épître qui commence par ce vers:

Esprit né pour la cour, et maître en l'art de plaire.

\* Marin était spirituel et enjoué. Il se trouvait dans la bibliothèque d'un homme bien connu pour être d'origine juive. Il remarqua sur le dos de ses livres des armoiries qui étaient fausses comme tant d'autres. Que vois-je là? dit-il. — Ce sont mes armes. — Je pensais, reprit le président, que ce fussent des caractères hébraïques.

siège, il ne doit pas entreprendre de forcer deux cents hommes qui ont du canon. M. le duc et M. de la Rochefoucauld sont persuadés qu'il n'en viendra pas à bout. Vous reconnaissez le monde, toujours dans l'excès. L'événement règlera tout: je le souhaite heureux, n'espérant ni joie ni tranquillité que lorsque je saurai la fin de cette affaire.

M. le duc me demanda fort de vos nouvelles l'autre jour. M. et M<sup>me</sup> de Noailles, M<sup>mes</sup> de Leuville et d'Effiat, les Raré, les Beuvrons, que vous dirai-je encore? tout le monde se souvient de vous et de M. de Grignan. J'ai vu M<sup>me</sup> de Monaco; elle me parut toujours entêtée de vous, et me dit cent choses très-tendres, et M<sup>me</sup> de Louvigny aussi. On répète la musique d'un opéra qui efface *Venise*. M<sup>me</sup> Colonne (1) a été trouvée dans un bateau sur le Rhin, avec des paysannes: elle s'en va je ne sais où, dans le fond de l'Allemagne.

Si vous m'aimez, ma fille, et si vous en croyez vos amis, vous ferez l'impossible pour venir cet hiver: vous ne le pourrez jamais mieux: et vous n'aurez jamais plus d'affaires qui vous y engagent. J'embrasse les Grignan; l'ainé me tient bien tendrement au cœur. Je voudrais bien savoir comment vous vous portez, et si vous êtes bien dévorée: cette pensée me dévore, et cette grande beauté dont on vous parle ne dort pas toute la nuit: il s'en faut beaucoup, ma chère enfant.

(1) Nièce du cardinal Mazarin, femme du connétable Colonne.

## (68) A LA MÈME

A Paris, lundi 41 décembre 1673.

Je reviens de Saint-Germain, où j'ai été deux jours entiers avec M<sup>me</sup> de Coulanges et M. de la Rochefoucauld; nous logions chez lui. Nous fîmes le soir notre cour à la reine, qui me dit bien des choses obligeantes pour vous : mais s'il fallait vous dire tous les bonjours, tous les compliments d'hommes et de femmes, vieux et jeunes, qui m'accablèrent et me parlèrent de vous, ce serait nommer quasi toute la cour; je n'ai rien vu de pareil : Et comment se porte M<sup>me</sup> de Grignan? quand reviendra-t-elle? et ceci et cela : enfin, représentez-vous que chacun n'ayant rien à faire et me disant un mot, me faisait répondre à vingt personnes à la fois. J'ai dîné avec M<sup>me</sup> de Louvois; il y avait presse à qui nous en donnerait. Je voulais revenir hier; on nous arrêta d'autorité, pour souper chez M. de Marsillac, dans son appartement enchanté, avec M<sup>me</sup> de Thianges, M<sup>me</sup> Scarron, M. le duc, M. de la Rochefoucauld, M. de Vivonne : et une musique céleste. Ce matin nous sommes revenues.

Voici une querelle qui faisait la nouvelle de Saint-Germain. M. le chevalier de Vendôme et M. de Vivonne recherchent M<sup>me</sup> de Lude : M. le chevalier de Vendôme veut chasser M. de Vivonne : on s'écrie : Et de quel droit? Sur cela il dit qu'il veut se battre contre M. de Vivonne : on se moque de lui : non, il n'y a point de raillerie : il veut

se battre, et monte à cheval, et prend la campagne. Voici ce qui ne peut se payer, c'est d'entendre Vivonne : il était dans sa chambre, très-mal de son bras, recevant des compliments de toute la cour; car il n'y a point eu de partage. « Moi, Messieurs, dit-il, moi me battre! il peut fort bien « me battre s'il veut; mais jé le défie de faire que je veuille « me battre : qu'il se fasse casser l'épaule, qu'on lui fasse « dix-huit incisions; et puis (on croit qu'il va dire : *et* « *puis nous nous battons*), et puis, dit-il, nous nous « accommoderons. Mais se moque-t-il de vouloir tirer sur « moi? voilà un beau dessein, c'est comme qui voudrait « tirer dans une porte cochère (1). Je me repens bien de « lui avoir sauvé la vie au passage du Rhin : je ne veux « plus faire de ces actions sans faire tirer l'horoscope de « ceux pour qui je les fais; eussiez-vous jamais cru que « c'eût été pour me percer le sein, que je l'eusse remis « sur la selle? » Mais tout cela d'un ton et d'une manière si folle, qu'on ne parlait d'autre chose à Saint-Germain.

J'ai trouvé votre siège d'Orange fort étalé à la cour : le roi en avait parlé agréablement, et on trouva très-beau que sans ordre du roi, et seulement pour suivre M. de Grignan, il se soit trouvé sept cents gentilshommes à cette occasion, car le roi avait dit *sept cents*, tout le monde dit *sept cents* : on ajoute qu'il y avait deux cents litières, et de rire, mais on croit sérieusement qu'il y a peu de gouverneurs qui puissent avoir une pareille suite.

J'ai causé deux heures en deux fois avec M. de Pomponne; j'en suis contente au delà de ce que j'espérais : M<sup>me</sup> l'Avocat est dans notre confidence; elle est très-

(1) M. de Vivonne était excessivement gros.

aimable; elle sait notre syndicat, notre procureur, notre gratification, notre opposition, notre délibération, comme elle sait la carte et les intérêts des princes, c'est-à-dire sur le bout du doigt : on l'appelle le *petit ministre* : elle est dans tous nos intérêts. Il y a des entr'actes à nos conversations, que M. de Pomponne appelle des traits de rhétorique, pour captiver la bienveillance des auditeurs. Il y a des articles dans vos lettres sur lesquels je ne réponds pas : il est d'ordinaire d'être ridicule quand on répond de si loin. Vous savez quel déplaisir nous avions de la perte de je ne sais quelle ville, lorsqu'il y avait dix jours qu'à Paris on se réjouissait que le prince d'Orange en eût levé le siège; c'est le malheur de l'éloignement. Adieu, ma très-aimable : je vous embrasse bien tendrement.

(69)

## A LA MÊME

A Paris, lundi premier jour de l'an 1674.

Je vous souhaite une heureuse année, ma chère fille; et dans ce souhait je comprends tant de choses, que je n'aurais jamais fait, si je voulais en faire le détail.

On a révoqué tous les édits qui nous étranglaient dans notre province : le jour que M. de Chaulnes le dit aux états, ce fut un cri de *vive le roi* qui fit pleurer tout le monde; chacun s'embrassait, on était hors de soi : on ordonna un *Te Deum*, des feux de joie et des remerciements publics à M. de Chaulnes : mais savez-vous ce que nous donnons au roi pour témoigner notre reconnaissance? Deux millions six cent mille livres, et autant pour le don gratuit; c'est

justement cinq millions deux cent mille livres : que dites-vous de cette petite somme? Vous pouvez juger par là de la grâce qu'on nous a faite de nous ôter les édits.

Mon pauvre fils est arrivé, comme vous savez, et s'en retourne jeudi avec plusieurs autres. M. de Montereil est habile homme; il fait enrager tout le monde : il fatigue notre armée, et la met hors d'état de sortir et d'être en campagne avant la fin du printemps. Toutes les troupes étaient bien à leur aise pour leur hiver; et quand tout sera bien crotté à Charleroi, il n'aura qu'un pas à faire pour se tirer; en attendant, M. de Luxembourg ne saurait se désopiler. Selon toutes les apparences, le roi ne partira pas sitôt que l'année passée. Si, tandis que nous serons en train, nous faisons quelque insulte à quelques grandes villes, et qu'on voulût s'opposer aux deux héros (1), comme il est à présumer que les ennemis seraient battus, la paix serait quasi assurée : voilà ce qu'on entend dire aux gens du métier. Il est certain que M. de Turenne est mal avec M. de Louvois; mais comme il est bien avec le roi et M. Colbert, cela ne fait aucun éclat.

On a fait cinq dames (*du palais*), M<sup>mes</sup> de Soubise, de Chevreuse, la princesse d'Harcourt, M<sup>me</sup> d'Albret et M<sup>me</sup> de Rochefort. Les filles ne servent plus; et M<sup>me</sup> de Richelieu (*dame d'honneur*) ne servira plus aussi : ce sont les gentilshommes servants et les maîtres d'hôtel, comme on faisait autrefois. Il y aura toujours derrière la reine M<sup>me</sup> de Richelieu, et trois ou quatre dames, afin que la reine ne soit pas seule de femme. Brancas est ravi de sa fille (*M<sup>me</sup> d'Harcourt*), qu'on a si bien clouée.

(1) M. le prince et M. de Turenne.

Le grand maréchal de Pologne (1) a écrit au roi que si Sa Majesté voulait faire quelqu'un roi de Pologne, il le servirait de ses forces ; mais que si elle n'a personne en vue, il lui demande sa protection. Le roi la lui donne ; mais on ne croit pas qu'il soit élu, parce qu'il est d'une religion contraire au peuple.

Je vous embrasse, ma chère enfant. Je saurai ce qu'on peut faire pour votre ami qui a si généreusement assassiné un homme.

(70)

A LA MÊME

A Paris, vendredi 26 janvier 1674.

D'Hacqueville et la Garde sont toujours persuadés que vous ne sauriez mieux faire que de venir : venez donc, ma chère enfant, et vous ferez changer toutes choses : *se me mira, me miran* ; cela est divinement bien appliqué : il faut mettre votre cadran au soleil, afin qu'on le regarde. Votre intendant ne quittera pas sitôt la Provence : il a mandé à M<sup>me</sup> d'Herbigny que vous lui faisiez tort de croire que la justice seule le mit dans vos intérêts, puisque votre mérite y avait part.

Il n'y eut personne au bal de mercredi dernier ; le roi et la reine avaient toutes les pierreries de la couronne ; le malheur voulut que ni MONSIEUR, ni MADAME, ni MADEMOISELLE, ni M<sup>mes</sup> de Soubise, Sully, d'Harcourt, Venta-

(1) Jean Sobieski, élu roi de Pologne le 20 mai 1674.

dour, Coëtquen, Grancey, ne purent s'y trouver par des diverses raisons ; ce fut une pitié : Sa Majesté en était chagrine.

Je revins hier du Mèni, où j'étais allée pour voir le lendemain M. d'Andilly ; je fus six heures avec lui ; j'eus toute la joie que peut donner la conversation d'un homme admirable : je vis aussi mon oncle de Sévigné (1), mais un moment. Ce Port-Royal est une Thébàide ; c'est un paradis ; c'est un désert où toute la dévotion du christianisme s'est rangée ; c'est une sainteté répandue dans tout le pays à une lieue à la ronde ; il y a cinq ou six solitaires qu'on ne connaît point, qui vivent comme les pénitents de Saint-Jean-Climaque ; les religieuses sont des anges sur la terre. M<sup>le</sup> de Vertus y achève sa vie avec des douleurs inconcevables et une résignation extrême : tout ce qui les sert, jusqu'aux charretiers, aux bergers, aux ouvriers, tout est modeste. Je vous avoue que j'ai été ravie de voir cette divine solitude, dont j'avais tant ouï parler ; c'est un valon affreux, tout propre à inspirer le goût de faire son salut. Je revins coucher au Mèni, et hier ici, après avoir encore embrassé M. d'Andilly en passant. Je crois que je dînerai demain chez M. de Pomponne ; ce ne sera pas sans parler de son père et de ma fille : voilà deux chapitres qui nous tiennent au cœur. J'attends tous les jours mon fils ; il m'écrit des tendresses infinies ; il est parti plus tôt, et revient plus tard que les autres ; nous croyons que cela roule sur une amitié qu'il a à Sézanne.

Il est vrai que l'on a attaqué M. de Villars et ses gens en revenant d'Espagne : c'étaient les gens de l'ambassa-

(1) M. d'Andilly et M. de Sévigné s'étaient retirés depuis plusieurs années à Port-Royal-des-Champs.